

Voyage d'une Parisienne au col de la Vanoise!

Six heures, les dernières étoiles s'effacent. L'esprit embrumé, les muscles noués, j'avance mécaniquement. L'air est vif, le sentier s'élève débonnaire le long d'une petite gorge puis divague sur un replat herbeux parsemé de petits lacs. Le paysage est somptueux : une crête de glace illuminée par le soleil levant s'étire de la Dent Parrachée (3684 m) à la Grande Casse (3852 m) et barre l'horizon.

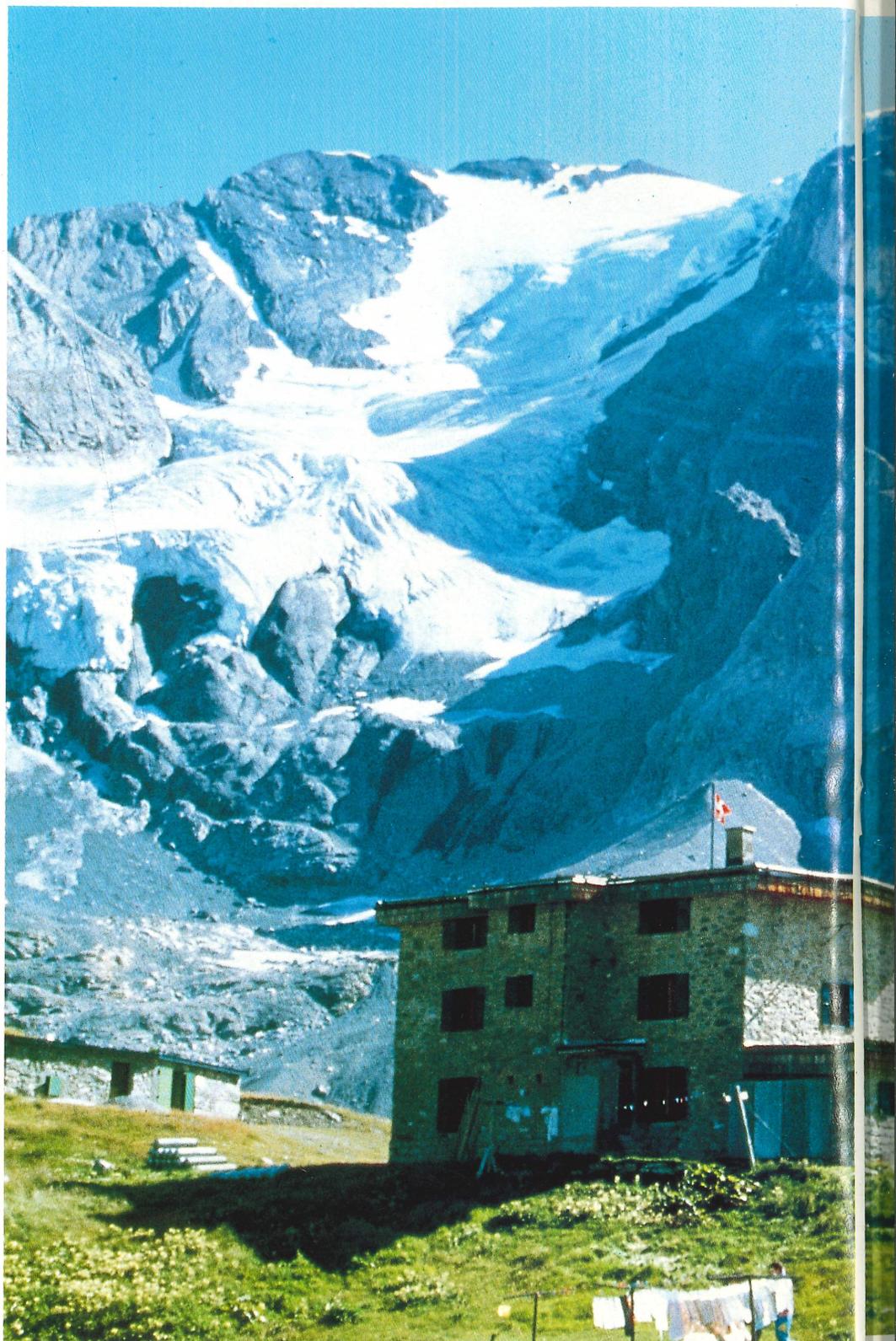
La rosée perle aux feuilles et la pelouse alpine vibre de mille vies. Le vent est à la découverte. Je débusque un lagopède qui s'envole dans un bruissement d'ailes et un lièvre variable qui détale en silence. Les marmottes, boule de fourrure à quatre pattes, vaquent à leurs occupations sous l'œil d'un vigile dressé sur ses pattes arrière; ce n'est qu'après mon passage, par l'odeur affolée, que la gardienne siffle et sème la panique dans la colonie. Avant de dévaler le versant nord du vallon de la Rocheure, je scrute à la jumelle les Rochers du col en espérant surprendre quelques chamois, en vain.

Au pont de Croe-Vie, le chemin enjambe le torrent de la Leisse et part à l'assaut du plateau de la Rechasse. La montée est rude, le ciel est bleu, le soleil implacable. Il fait chaud, il fait soif, le souffle est court. Les groupes s'effilochent. Puis la pente s'adoucit, le chemin serpente sur un faux plat rocailleux qui emprisonne ça et là dans ses creux des petits lacs. Enfin, le refuge apparaît.

« Refuge, formule tout compris »

Le refuge du col de la Vanoise, ou refuge Félix-Faure, est situé au cœur du Parc national de la Vanoise, au pied de la Grande Casse, point culminant du massif. C'est en souvenir du président de la République, venu assister en 1897 aux grandes manœuvres des troupes alpines, que le refuge inauguré le 16 août 1902 a été baptisé Félix-Faure. La mode veut de nos jours que les noms de personne soient remplacés par des noms de lieu; on n'en continue pas moins de monter à Félix-Faure!

Les lignes dépouillées des trois bâtiments sont en étroite harmonie avec la froideur minérale des lieux et invitent à se réfugier à l'intérieur, dans un décor montagnard traditionnel où règne le bois de sapin. Il est midi, la salle à manger bourdonne.



Refuge du col de la Vanoise (2517 m).

« Avec ma femme et mes gars, on aime bien marcher, mais on ne veut pas se crever. On part tôt le matin, on mange au refuge à midi et on redescend peinarde le soir », me confie avec plaisir cet ouvrier des environs de Lille dont « les courses en montagne » portent des noms de refuge. Quant à ce couple d'instituteurs venus à la découverte du parc dans un but pédagogique, il avoue spontanément « préférer marcher léger en portant le moins possible » et adhérer à la formule « refuge tout compris ». Louis, l'alpiniste, est arrivé avec deux copains, a vu le gardien pour réserver les bat-flanc, puis est parti observer l'itinéraire du lendemain à la jumelle. Il est revenu déçu

« casser une croûte » : « On était venu pour se faire peur dans la petite face nord de la Grande Casse mais c'est tout en glace vive et mes copains n'ont pas assez d'expérience. On va se rabattre sur la voie normale : le glacier des Grands Couloirs, ce sera déjà pas mal pour eux, car avec l'absence de neige, le mur de glace au départ et la rimaye, c'est pas évident. »

Les randonneurs, les vrais, les itinérants du GR 5-55, écrasés sous le poids d'énormes sacs à claies, arriveront à l'étape plus tard dans l'après-midi. Pour l'heure, le gardien et ses aides s'activent et tentent de donner satisfaction à cette clientèle aussi variée qu'éclectique.

Saint Bernard à toute heure!

Pour être gardien de refuge, il faut assurément être passionné par la montagne. Le Club alpin fournit les bâtiments. Le gardien paie une redevance sur les nuitées et fait son affaire de l'activité « restauration ». La fréquentation importante de Félix-Faure assure un revenu convenable. Mais quel travail! Le gardien doit accueillir, rassurer, héberger, surveiller et bien sûr gérer. Pierre Girod œuvre à Félix-Faure depuis plusieurs années.

Debout avant l'aube pour réveiller les alpinistes et leur préparer le petit déjeuner, ou plus simplement leur fournir l'eau chaude, le gardien s'occupe ensuite des randonneurs. Enfin « libre » vers 8 heures, il peut aérer, nettoyer, aménager, réparer, organiser les portages de produits frais. Dès 11 heures apparaissent les premiers promeneurs; les imprévoyants qui ont froid, faim, soif; les curieux qui veulent tout savoir, la montagne, la vie au refuge, les fleurs, les animaux; les pique-niqueurs qui ont envie d'un complément, d'un dessert, d'un café. A partir de 16 heures, les passagers de la nuit arrivent; il doit les accueillir tout en préparant les repas du soir. De

UN HAMEAU À 2500 m

Un bâtiment en pierre construit au début du siècle abrite les dortoirs. Deux constructions d'un seul niveau servent respectivement de salle à manger et de refuge d'hiver. Elles ont été réalisées en 1971 selon les plans de l'architecte Rey-Millet (actuellement enseignant à l'École d'architecture de Lyon). Les façades sont constituées de panneaux blancs préfabriqués isolants et très résistants, incorporés à une structure métallique dont les poteaux extérieurs sont galvanisés. Les toitures bordées d'un bandeau de lames de mélèzes sont horizontales afin d'éviter le glissement de la neige et son accumulation le long des façades. Quant aux trois petites bicoques en bois bien alignées à l'écart, leur destination paraît évidente (!).

19 heures à 21 heures, il faut assurer le service, répartir les couchettes, enregistrer les heures de lever, encaisser les nuitées, faire patienter ceux qui, arrivés en surnombre, n'ont pas trouvé place dans les dortoirs et attendent que la salle à manger soit libérée pour s'y installer. Ce soir, le nombre de places s'avère insuffisant et la salle à manger va devenir le temps d'une nuit le dortoir d'une quinzaine de personnes.

Vous avez dit pollution?

« Par mauvais temps, c'est sinistre le soir ici, mais par grand beau, c'est fou », m'affirme un alpiniste qui semble bien connaître la question, « la foule, quelle plaie »! La foule. Le mot est lâché, il rebondit, s'inscrit sur toutes les lèvres : « Au Goûter, le monde qu'il y avait! » « Trois par bat-flanc aux Écrins... » « Il fallait se retourner tous ensemble à la Pierre à Bérard ». Tartarin dans les Alpes!

